

COURIER DE QUEBEC.

Gratum est quod patriæ civem populoque dedisti
Si facis ut patriæ sit idoneus.—JUVENAL, Sat. 14.

VOL. I.]

—SAMEDI, 13 JUIN, 1807.—

[N° 47.]

MELANGES.

— CONTE

Dalbierac, chevalier gascon,
Revenant dans une maison
Où l'on craignait son savoir faire,
Se vit par un esclafier
Du haut en bas de l'escalier
Jeté d'une rude manière.
—Faquin, dit notre original :
J'en fais qui pourrait mal le prendre,
Mais quant à moi, ça m'est égal :
Aussi bien, je voulais descendre.

St GEREAU

— LE VIEILLARD ET LE MATELOT

Un matelot pour les Indes partait ;
Certain vieillard qui se croyait,
Un modèle de prud-homme,
Déplorait son étourderie.
C'était un de ces gens d'un esprit fort
discret,
Qui n'ont jamais rien vu que de leur
cabinet.
Déjà s'embarquait l'équipage,
Lorsque lui même approchant du rivage,
Mon ami, dit-il d'un air fin,
Au marin ;
Ecoute : à ce métier, qu'est devenu ton
père ?
—hélas ! répondit celui-ci,
Le mois dernier il a péri
Dans une attaque de corsaire.
—Et ton grand père ? — un certain
jour
Que la mer lui paraissait belle
Et qu'il avait au large emmené sa na-
celle,
Il s'éleva dit-on à son retour,
Une tempête si cruelle,
Que jamais du bon homme on n'eut plus
de nouvelle
—Et ton bifayeul ? répond moi :
—Oh ! pour mon bifayeul, ma foi !
On m'a conté que son navire

En arrivant au port toucha contre un
écueil ;

Et si bien que le pauvre sire
Dans les flots trouva son cercueil.
—Dis-moi donc par quelle folie,
Reprit alors notre savant,
Vas-tu braver encore le perfide élément
Où ta famille entière est engloutie ?
C'est bon à faire à quelque sot.
—Monsieur, reprit le matelot,
Et votre père à vous ? — Il a fini sa vie
En un bon lit, fort doucement.
—Et vos ayeux ? — Egalement,
Tous dans leur lit, te dis-je. en ce cas
je vous prie,
Comment à votre tour, avec autant
d'esprit,
Osez-vous bien vous mettre au lit,

EDMOND GERAUD.

— Dissertations

Sur les cheminées qui fument.

Le Lord Fairfax, qui n'avait pas quitté
Londres pendant notre *petite* révolution de
1649. (Je dis *petite* et pour cause) disait
que la meilleure place dans une chambre
où il fumait, était le coin de la che-
minée.

Il y a bien des Lords Fairfax ! Il
y en a peut-être aussi qui se sont brû-
lés.

Puis la fumée incommode réellement,
elle fait mal aux yeux. Je serais donc
d'avis d'avoir un fumiste qui empêchât de
fumer à certains vents, soit par des con-
duits artistement ménagés, soit comme il
l'entendrait. Tâcher que le vent qui s'en-
gouffre dans la cheminée ne fasse pas ré-
trograder la fumée qui en sort ; en un mot,
rétablir l'équilibre ; quoi encore l'équilibre ?
oui, et toujours l'équilibre. Dans toutes
choses bien organisée il y a de l'équilibre :
c'est de lui que résulte la santé du corps,
celle d'un état ; et quand l'équilibre est
rompu ... la cheminée fume.

On aime trop généralement à tisonner ;

Chacun veut avoir les pincettes en main, et cela fait souvent que *la cheminée fume.*

Si l'on met trop de bois au feu, on risque de l'éteindre, et *la cheminée fume.*

Si l'on forme un cercle trop ferré, de manière que l'air soit intercepté, que le foyer n'en attire plus une quantité suffisante, *la cheminée fume.*

Si vous vous promenez avec trop d'agitation devant votre foyer, *la cheminée fume.*

Si vous laissez une porte ouverte, une fenêtre mal fermée... *la cheminée fume.*

Outre les causes générales, que de causes particulières nous démontrent que rien n'est si difficile à bien conduire que le gouvernement d'une cheminée !

Pour moi, je n'aurais point de répugnance à préférer un poêle ; il n'est soumis qu'aux seules causes générales. Puis on ne tisonne pas ; il répand une chaleur si douce dans l'appartement ! la température est partout la même ; ce qui n'arrive pas dans une chambre à cheminée, dans laquelle vous êtes rôti d'un côté et gelé de l'autre. Il est vrai que *c'est grand plaisir d'avoir les pincettes en main !* Mais ce plaisir a ses inconvéniens Vous vous brûlez le devant des jambes ; d'ailleurs tout le monde s'en mêle, et la manie de tisonner est comme celle de politiquer.

Une seule personne est en état de bien conduire un poêle ; et quoique la même chose pourrait avoir lieu par rapport à une cheminée, cela n'arrive jamais, parce que la tentation est délicate ; l'objet est sous nos yeux, l'instrument pour y toucher sous votre main. Chacun le prend à son tour, et le passe à son voisin, qui défait l'ouvrage de l'autre. Celui-ci veut un feu concentré ; celui-là veut une flamme légère qui réjouisse l'œil. Ce troisième veut un édifice de charbons embrasés. Ce quatrième exige que le feu soit en avant, et le cinquième le recule. Comme on ne peut guère se bien chauffer un plus grand nombre à une cheminée, ceux qui sont dans l'appartement regardent faire, ou tâchent de recevoir par dernière un peu de chaleur que les autres laissent échapper. Quand l'un d'eux cède sa place, le nouveau venu, qui est tout glacé, tisonne pour prendre un peu de calorique ; Mais s'ils ont chacun une

pincette, cela fait une dépense considérable de bois ; il n'y a pas de bûcher en état de résister, et le feu finit par s'éteindre.

Tous ces résultats n'arrivent pas avec un poêle : le foyer n'est point offert aux regards, et sa douce et bénigne influence s'étend sur tout le monde. Grands et petits y ont une part égale ; mais on m'objectera qu'il incommodé quelquefois la poitrine, qui cause mal à la tête et froid aux pieds. — MILORD LAUGHER, *traduction de V. D. M.*

CANADA.

Siège de Québec. — ses difficultés.

Wolfe, qui connaissait l'importance de son entreprise, résolut nonobstant beaucoup de difficultés, de tenter de mettre à terre. L'Amiral Saunders prépara deux transports qui ne tiraient que peu d'eau, et qui pour cette raison, étaient très propres à favoriser une descente, ses vues étaient de se rendre maître d'une redoute détachée près du bord de l'eau, par le moyen de la quelle il espérait ou les amener à un engagement général ou apprendre comment les attaquer efficacement. Le 31 de Juillet, dans l'après midi, les bateaux de la flotte furent remplis de grenadiers, et d'une partie de la brigade du général Monkton, qui était à la *pointe levi* : il fut ordonné aux deux brigades sous les brigadiers Townshend et Murray, de se tenir prêtes à passer le gué, lorsque cela serait jugé à propos. Pour faciliter le passage de ce corps, l'amiral avait placé le *centurion* dans le Canal, de façon qu'il pourrait arrêter le feu de la batterie inférieure, qui commandait le gué : Ce vaisseau fut d'un grand usage en ce que son feu fut judicieusement dirigé. On mit une grande quantité d'artillerie sur l'éminence, pour battre et enfler la gauche de leurs retranchemens : les deux vaisseaux armés ne pouvaient avancer assez près, pour couvrir le vaisseau qui était le plus proche du rivage et la redoute se trouva trop exposée pour pouvoir être tentée, sans une grande perte. Cependant il fut ordonné aux brigadiers généraux de se tenir prêts, le brigadier Monkton à mettre à terre, et les brigadiers Townshend et Murray à passer le gué. En approchant de terre plusieurs bateaux touchèrent ; ce qui mit un tel désordre dans toute l'opération, que le général envoya ordre aux brigadiers

Townshend de s'arrêter, mais enfin treize compagnies de grenadiers et deux cens hommes du second bataillon du royal-Américain gagnèrent terre, pour attaquer les retranchemens des français. Il fut ordonné aux grenadiers de se former en quatre corps séparés, soutenus par la division de Monkton, aussitôt que les troupes seraient passées le gué et qu'elles seraient prêtes à les aider. Mais soit que le bruit ou la précipitation du débarquement, ou quelque autre cause, la manœuvre fut manquée et sans attendre aucun renfort, les troupes Britanniques coururent tout en désordre, et se présentèrent à l'attaque. Leur témérité leur coûta chère, ils furent repoussés avec une perte considérable, et Wolfe fut forcé de se défilier.

Alors il fit remonter la rivière au Brigadier Murray, avec 1200 hommes, pour aider l'Amiral Holmes à détruire, s'il était possible, les vaisseaux français, et ouvrir par là une communication avec le général Amherst. De grandes difficultés s'opposaient au succès de cette entreprise; mais ayant été malheureux dans deux tentatives, qu'il fit pour mettre à terre sur le côté nord, il y réussit, à Deschambiot, où il brûla un magasin avec quelques provisions et autres bagages. Alors commencèrent les escarmouches, qui se repétaient tous les jours, qui quoi qu'elles réussissent presque toujours aux Anglais ne laissaient pas pourtant que d'affaiblir leur armée." par la liste que nous avons souvent faite (dit Wolfe) d'officiers mis hors de service, (parmi les quels il y en a plusieurs de rang), vous pouvez apprendre Monsieur, combien notre armée diminue. Par la nature du fleuve, la partie la plus formidable de cet armement se trouve forcée à l'inaction, et néanmoins nous avons à combattre la plus grande partie des forces du Canada. Dans cette situation il ya un tel enchainement de difficultés, que je ne sais comment m'y prendre. Les affaires de la G. Bretagne, je le sais exigent les plus vigoureuses mesures mais faudroit-il donc abuser du courage d'une poignée d'hommes, lors même qu'il n'y a aucune espérance de succès?"

Telle était alors la situation des Anglais, lorsque leur général quitta son camp à la rivière Montmorency, et débarqua ses troupes et son artillerie à *l'Anse aux Loups*. Le chagrin de n'avoir pas réussi dans ses tentatives à Montmorency lui avait fait

contracter une dysenterie et la fièvre; mais sentant quels efforts son souverain exigeait de lui, il mit de côté toute autre considération, et quoiqu'avec peu de probabilité de succès, il résolut de tenter encore d'alarmer les français au-delà de la ville sur la rive nord du fleuve. Il n'y avait point encore de plan fixe d'attaque de formé, quoique Wolfe, à tout événement, paraît en avoir fixé un. Enfin les trois brigadiers en proposèrent un, qui fut adopté par le général; c'était de conduire les troupes dans des bateaux un peu plus bas, et de les débarquer en bas des hauteurs d'Abraham, à moins d'un lieu du *cap-audiamant*. Quoique rien ne fut plus rebutant que ce plan d'opérations, le général Anglais ne laissa pas néanmoins de le suivre avec autant de précaution que si le succès en eut été plus que probable. Les mouvemens de ses troupes et de celles de l'escadre de l'Amiral Holmes, engagèrent Montcalme à envoyer, sous M. de Bougainville, un parti de 500 hommes, pour veiller les mouvemens des Anglais.

QUEBEC, 13 JUIN.

AUX REDACTEURS DU COURIER DE
QUEBEC.

Messieurs,

Je vois dans votre dernier No. et dans celui du *Mercur* les descriptions des corps militaires et de milice qui ont paradé le jour de l'anniversaire de la naissance de notre bien aimé souverain. Vous nous donnez les motifs qui ont engagé la milice canadienne à ne pas s'y joindre; sans décider sur le mérite, permettez-moi de vous faire une observation, que j'aurais préféré faire à l'éditeur du *Mercur* lui même, s'il était moins préjugé et plus impartial. Quant à *Le Canadien*, perdu dans l'algèbre, désorienté, absorbé dans le mécanisme, occupé à construire des machines pour la conduite des autres, tandis que sa propre machine est en désordre, il nous a si fort dégoûté, que nous n'y faisons plus attention. Mais vous dont l'impartialité ont dirigé jusqu'à présent votre papier, ne refusez pas de donner une place à cette observation. La voici. " La milice Britannique forte de 142 hommes s'en est retiré avec éclat, ses drapeaux voltigeant " &c.

Ce compliment de Mr. Cary est il sincère ou ironique? s'il est ironique, il a réussi. Mais s'il est sincère, il est le plus grand *Blockhead* ou *Lourdaut* que le Cana-

da ait produit. Cette milice Britannique qui prétend à la préséance, en toute occasion, qui a été privilégiée d'une paire de drapeaux de la main de *Venus* en personne dans son char céleste, n'aurait pu former, dans une occasion aussi mémorable que 142 hommes, officiers soldats et tambours compris !!! Que pensera l'étranger de cette effort publique, dans l'idée du *Mercury*? Que pensera *Venus* elle-même de son choix pour ses faveurs? N'est-ce pas ici l'occasion de dire qu'à vouloir trop prouver, on ne prouve rien, ou qu'à vouloir se faire un mérite au dépens de ceux qui en ont davantage, on n'en retire que de la confusion.

Ce même Mr. Cary pour rendre sa balourdise encore plus frappante nous annonce dans le même papier le retour du chevalier et de Lady Milnes, dans l'espoir sans doute de partager les témoignages de leur reconnaissance !!! lui qui est si bien instruit devrait bien nous informer, si les drapeaux qui sont destinés à la Milice Canadienne de la main de *Mars* sont à la suite de son excellence. Peut-être nous objectera-t-il le Catholicisme! ... Mais en Canada, cette distinction est abusive et digne des petites maisons et du *Mercury*, et ne peut être que favorable à un Canadien, par la capitulation le traité de paix, les actes subséquens du parlement de la grande Bretagne, et plus particulièrement par leur fidélité éprouvée. Cela est vrai, dites vous Mr. Cary ou vous serez forcé de le dire, Mais les habits rouges !!! où est la faute? N'en parlons plus. Nous connaissons les auteurs cela suffit... Sous le gouvernement Français, les milices Canadiennes, portait-elle le même uniforme que les troupes de ligne? Non combattaient-elles moins bien? Non, mieux en 1775 étaient-elles en rouge? Non En verd. Qui a chassé les rebelles. Elles. En Italie, qui porte échec aux Français? La milice Calabrienne. Porte-t-elle l'uniforme de sa majesté Sicilienne? Non. Combat-elle moins bien? mieux.

En Allemagne qui cause la plus grande terreur aux français? Les Cossacks-portent-ils un uniforme quelconque? Non. De votre aveu Mr. le *Mercury*, ils valent quelque chose. Si vous leur trouvez quelque défaut, vous vous souviendrez toujours qu'ils ne sont pas Catholiques et c'est un grand point chez vous; sans cela j'en sais point

si vous ne désireriez pas qu'on vint à les défarmer, les conséquences aussent-elles tourner contre vous même.—Direz vous, comme d'autres fots que nous sommes un peuple conquis, vous auriez tort, car en ce cas il nous importerait fort peu d'être votre esclave ou celui d'un autre, et vous n'auriez droit d'attendre de nous que des services d'esclaves et non de militaires. Mais heureusement pour vous et pour nous, nous connaissons nos droits; de plus grands hommes que vous nous les ont assurés. Cependant appuyez vos prétentions sur des faits et sur un mérite transcendant, notre esprit est ouvert à la conviction: si nous sommes dans l'erreur, délabusez nous.

UN MILICIEU CANADIEN.

QUEBEC ce 9 may 1807.

NOUVELLES ETRANGERES.

Nouveau Ministère.—Par les derniers avis, nous apprenons que le nouveau ministre a bien de la peine à établir son crédit, et il est même dit que la minorité est assez considérable. Puisse-t-il donc la conserver toujours cette minorité et par sa chute prématurée prouver au monde entier que la nation Anglaise est trop généreuse et trop éclairé pour tremper dans des principes, qui tendent à faire revivre, dans le 19me. siècle, les persécutions et les horreurs qu'engendra le fanatisme religieux à une époque antérieure. La *liberté de conscience* est essentielle à un état libre comment donc les sujets Britanniques seront-ils libres, s'ils n'ont pas le plus beau privilège de la liberté, celui de pouvoir sans détrimet, pratiquer la religion, dans le sein de laquelle ils sont nés, ou qu'ils croient être la meilleure? La divinité n'a dit à personne: *Tourmente ton semblable, et pour accroître ta puissance et tes richesses, rends le malheureux sur la terre, sauf à moi à le récompenser dans le Ciel, des maux que tu lui aura fait souffrir.* Si le nouveau ministre, qui paraît être persuadé de l'existence d'un tel précepte, pouvait cesser d'y ajouter foi, et se conduire en conséquence, il le ferait honneur et mériterait la reconnaissance de la nation: Que chacun se sauve à sa mode; voilà le bon principes: et les Irlandais ont droit d'en demander l'exécution.

Imprimé, &c. pour les Editeurs, Nouvelle Imprimerie, Rue Buade.